

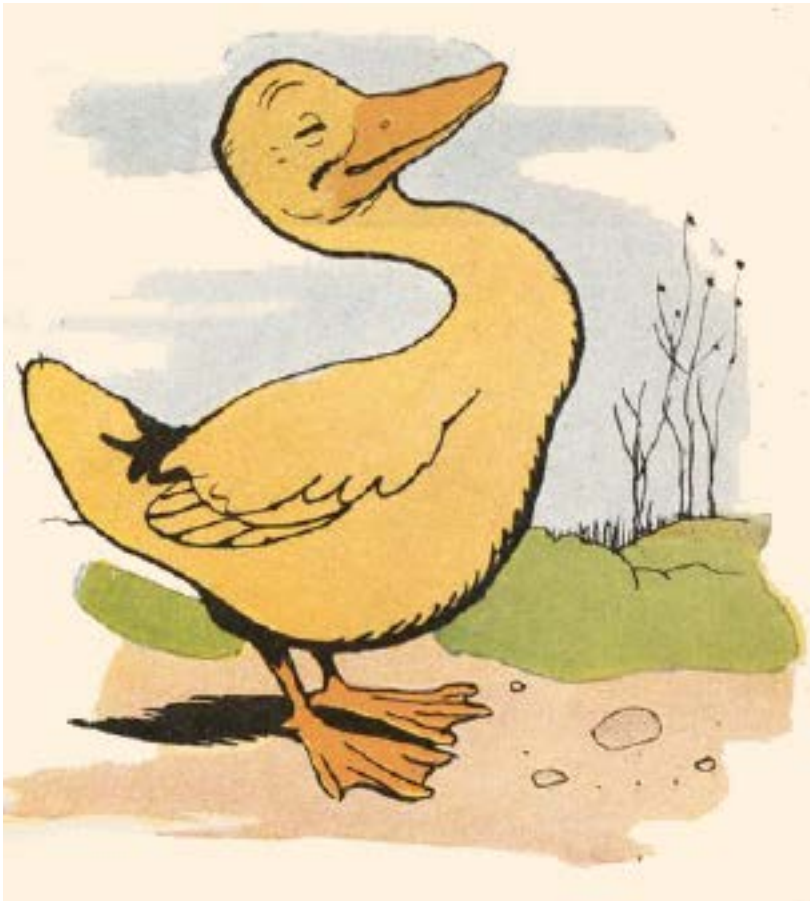
Troisième partie

Gédéon s'amuse

Troisième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson

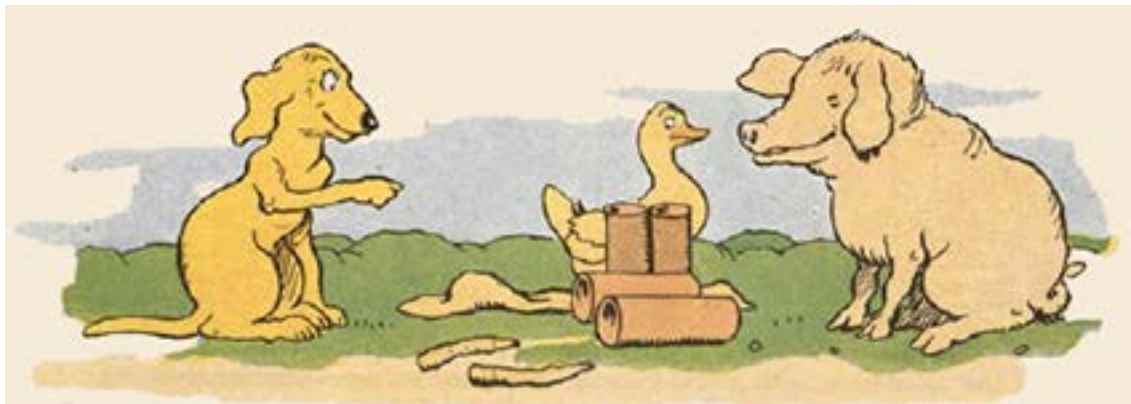




Tous ces évènements n'avaient pas fait abandonner à Gédéon son désir de revanche, au sujet de la fête qu'il avait donnée.

— J'ai une idée, dit-il à Faraut. Prends ces tuyaux en terre, moi je prends ce vieux bas, et viens avec moi.

Faraut suivit Gédéon, et bientôt les deux amis se trouvèrent en présence de Boudinot, un superbe porc, joyau de la ferme des Bouju.



— Boudinet, dit le canard, tu fais l'admiration de la ferme, mais au fond, cela n'empêche pas que tu ne sois qu'un porc. Ta place est plus haut, tu devrais trôner entre le rhinocéros et l'éléphant !

— Tu as raison, répondit le naïf Boudinet, je souffre de la médiocrité dans laquelle on me force à vivre.

— Eh bien ! Je vais faire de toi un éléphant !

— Il se pourrait ?



— Obéis-moi !

— Aveuglément, Gédéon, tu n'as qu'à parler !

Boudinet fut aidé par Faraut pour grimper sur un banc et passer ses quatre pattes dans les trous des tuyaux d'argile.

Puis le chien plaça dans la gueule de l'animal deux morceaux de bois pointus, qui ressemblaient à des défenses de pachyderme.

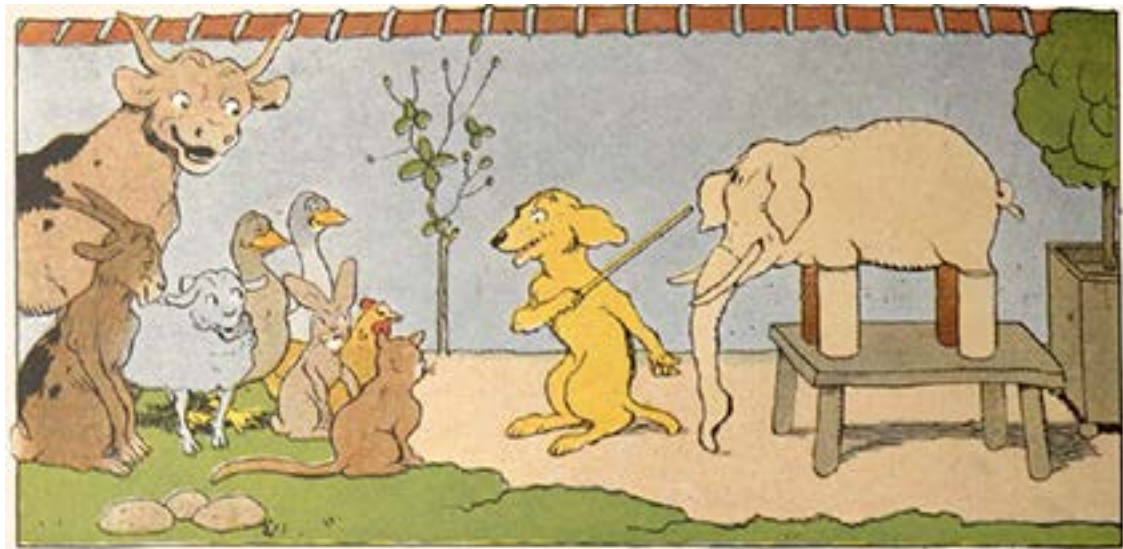


Enfin, pour achever la transformation de Boudinet, Faraut lui chaussa le groin du vieux bas apporté par Gédéon.

Boudinet ressemblait à un jeune éléphant.

Tout y était : les pattes, les défenses, la trompe.

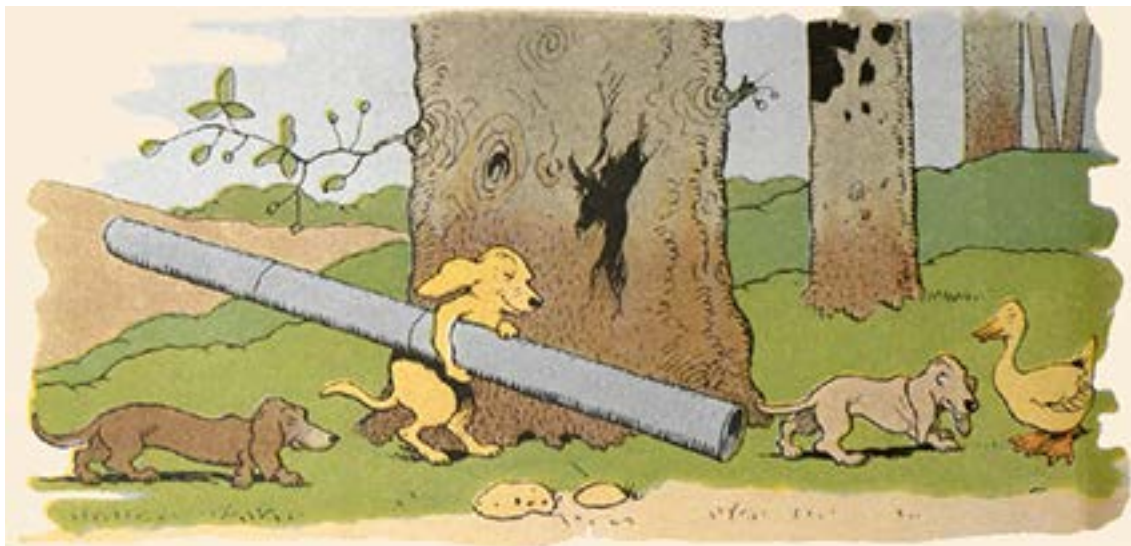
Ceux qui assistèrent à la transformation du porc se retirèrent émerveillés.



— Ça y est, mon idée est excellente, dit Gédéon, j'ai ma revanche, je vais ouvrir le théâtre de phénomènes comme jadis feu Barnum. Viens avec moi !



Faraut suivit Gédéon et les pourparlers commencèrent avec les sujets destinés à figurer les phénomènes que Gédéon devait présenter aux foules enthousiasmées.



Dabord il consulta Alcibiade et Romulus qui acceptèrent de figurer à eux deux le basset phénomène.

Faraut apporta un long tuyau de cheminée en tôle et la confection du basset phénomène commença aussitôt.

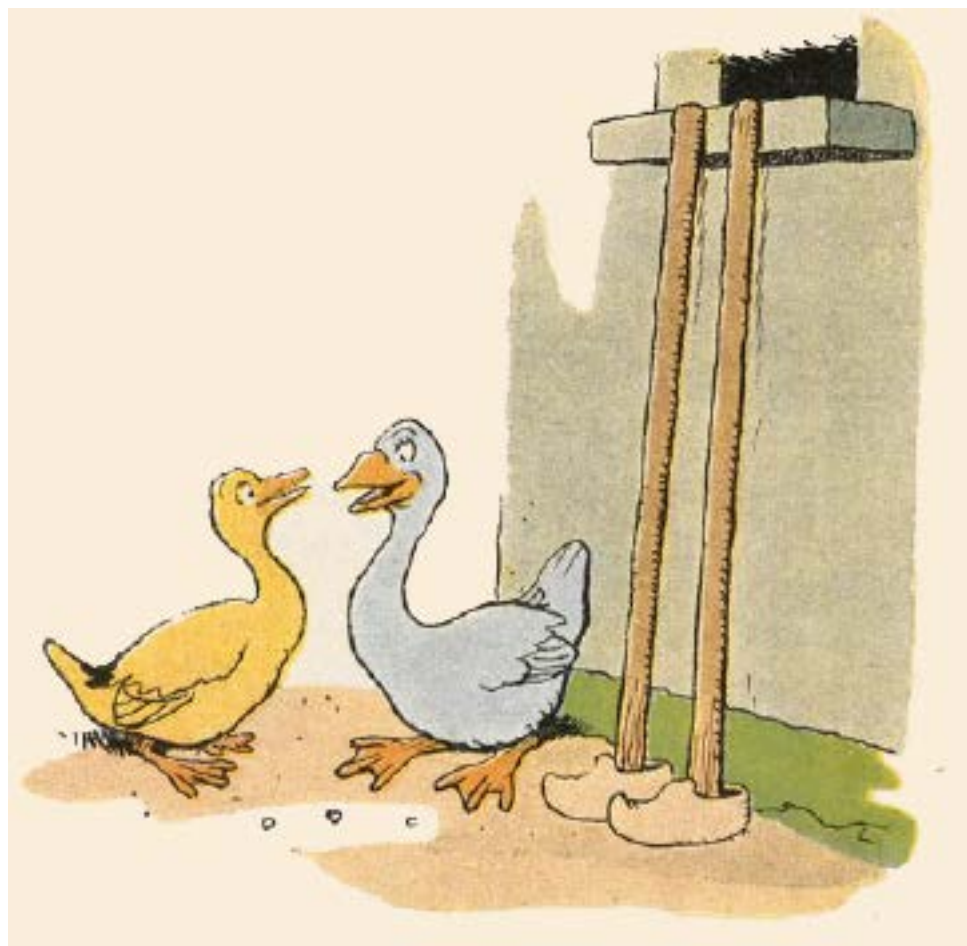


— Ce n'est pas tout, dit Gédéon, il me faut d'autres sujets.

— Je te suis, Gédéon, dit Faraut.

— Eh bien, c'est cela. Viens, il me faut un programme corsé !

Faraut, en ce moment, transporte deux perches, tandis que Gédéon tient un sabot dans son bec.



Gédéon pose son sabot au pied d'un mur et s'en retourne à la recherche d'un second sabot.

Puis, allant trouver Clémentine, l'oie du vieux moulin, il lui dit :

— Toi qui marches toute la journée ventre à terre, saurais-tu t'élever au niveau que ton intelligence devrait atteindre ? Et le veux-tu ?

— Certes, Gédéon, je le veux, répondit l'oie flattée.



Pendant ce temps, Faraut battait la campagne et les sentiers, à la recherche des accessoires nécessaires.

Un masque en carton, dernier vestige du Mardi-Gras périmé, se trouva par hasard sur son chemin.

Vite il le ramassa et courut le montrer à Grognard.

— Que dirais-tu. Grognard, si je te donnais sur le champ une tête d'homme ? interrogea Faraut.



— Dame ! je serais probablement très fier, répondit le bouledogue, et je me sentirais tout à fait digne de la porter.

— Eh bien, sois satisfait, dit Faraut.

Et il appliqua sur la face de Grognard le masque en carton !!!

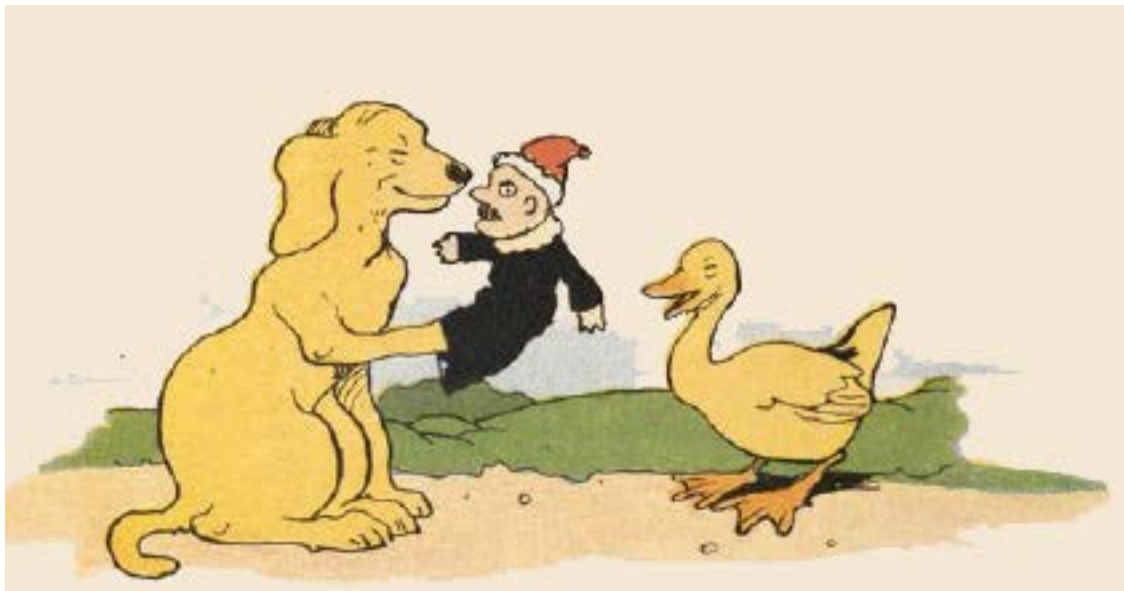
Un chien savant, recruté par Gédéon, écrivit sur un écriteau ces mots alléchants : « Concours de phénomènes ».



Dès lors, le pays entier fut averti de la solennité qui se préparait.

Gédéon était prêt.

Faraut, lui, avait encore un phénomène à produire.



Avec un guignol appartenant au fils Bouju, il se vanta, sans vergogne, de corser le programme d'amusante façon.



Tel un héraut du moyen âge, Gédéon prit sa voix de stentor pour annoncer à tous que le concours aurait lieu le lendemain à trois heures dans la cour de la ferme des Bouju.

— J'espère qu'il n'y aura pas de serpent, interrogèrent, inquiets, quelques lapins.

Sur l'assurance qu'au concours ne prendraient part ni serpent, ni charmeurs, chacun se promit d'y assister.

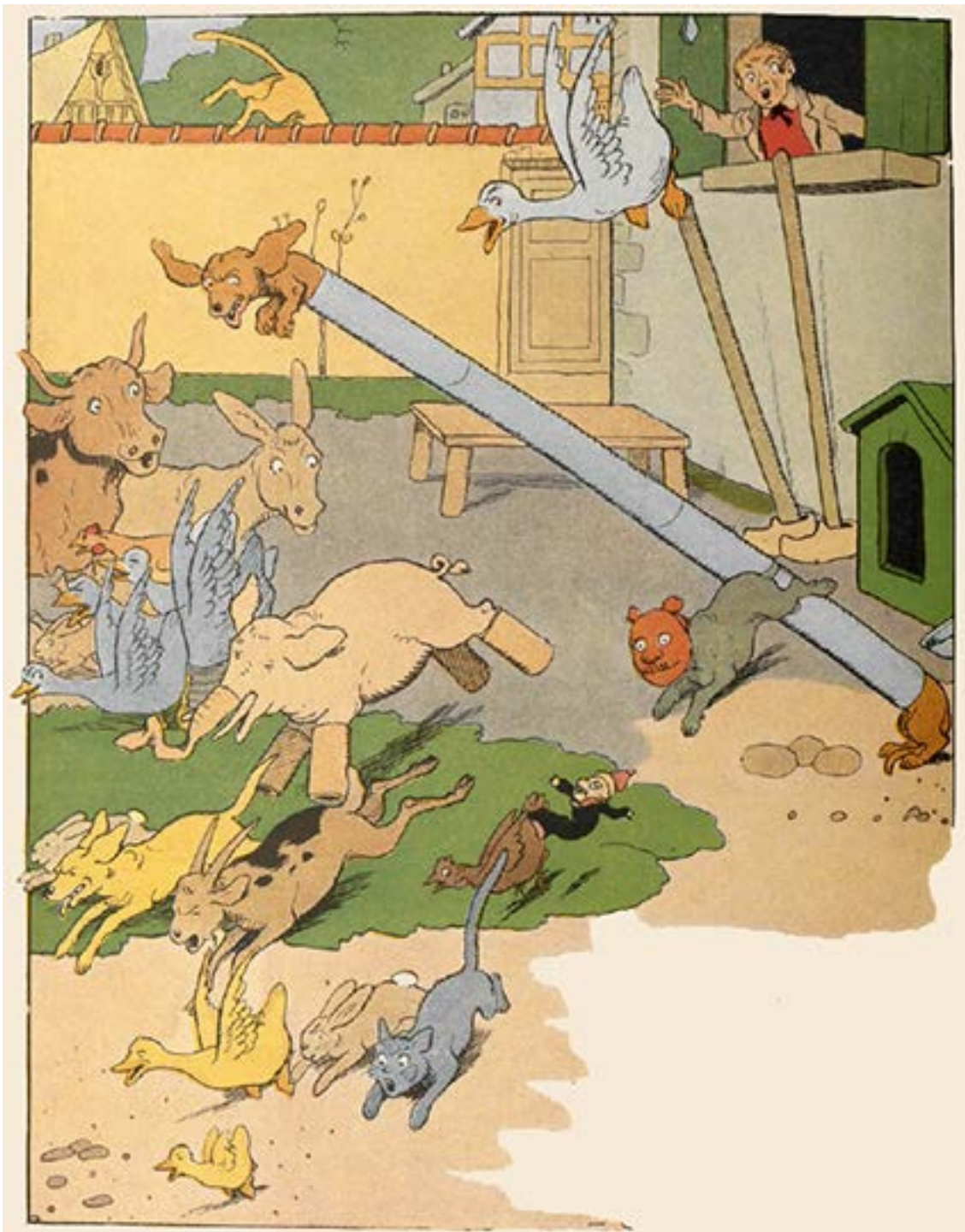


— Attention ! Une prime sera accordée au phénomène que l'assistance désignera comme étant le plus original.

Le lendemain, à trois heures le concours commença.

Devant les yeux ahuris des spectateurs s'exhibèrent cinq phénomènes.

Il y avait là : un éléphant nain, une oie aux interminables pattes, un chien à face d'homme, un chat à la queue fantastique et enfin un basset géant.



Soudain, un cri retentit : Bouju venait de paraître à sa fenêtre, et manifestait sa profonde indignation pour le spectacle qui frappait ses yeux.

L'épouvante s'empara des assistants et des phénomènes.

Tous cherchèrent leur salut dans la fuite.

Attirée par les cris de son mari, Mme Bouju apparut à son tour.



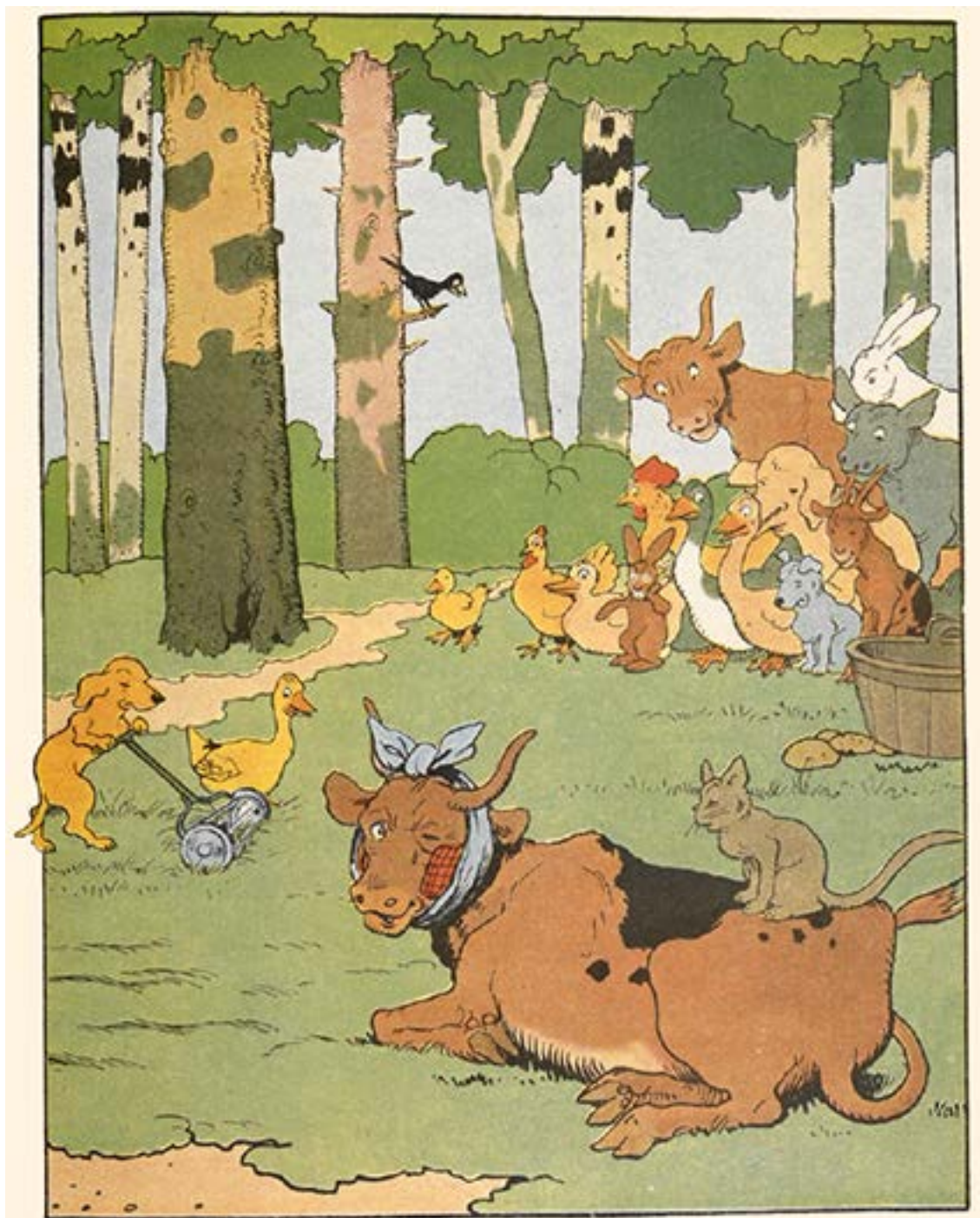
Elle faillit s'évanouir de frayeur en voyant courir devant elle un éléphant nain et un basset qui mesurait six mètres de longueur !

Dans le coin Gédéon et Faraut riaient jaune des suites de leur aventure.

— Que veux-tu, mon pauvre ami, nous ne sommes pas de taille à faire des

« managers »

— Il faut occuper nos loisirs à des actes plus utiles.



— Tu as raison, Gédéon.

— Ainsi, je viens d'apprendre que Hortense, la bonne laitière, a mal aux dents, un mal qui l'empêche de brouter. Aussi maigrit-elle à vue d'œil.

— Si Hortense a du mal à brouter l'herbe, il faut l'aider.

— Mais oui; et j'ai pour cela une idée, dit Gédéon. Pendant que le jardinier du château soupera, nous nous emparerons de sa tondeuse, et nous couperons pour Hortense l'herbe de la prairie.

Ainsi fut fait comme il avait été dit.

L'herbe fut tondue.

Faraut poussait la tondeuse sous l'œil attentif de Gédéon.

Quand l'herbe fut couchée sur le sol, Gédéon s'avança vers Hortense et lui dit :
Madame est servie !

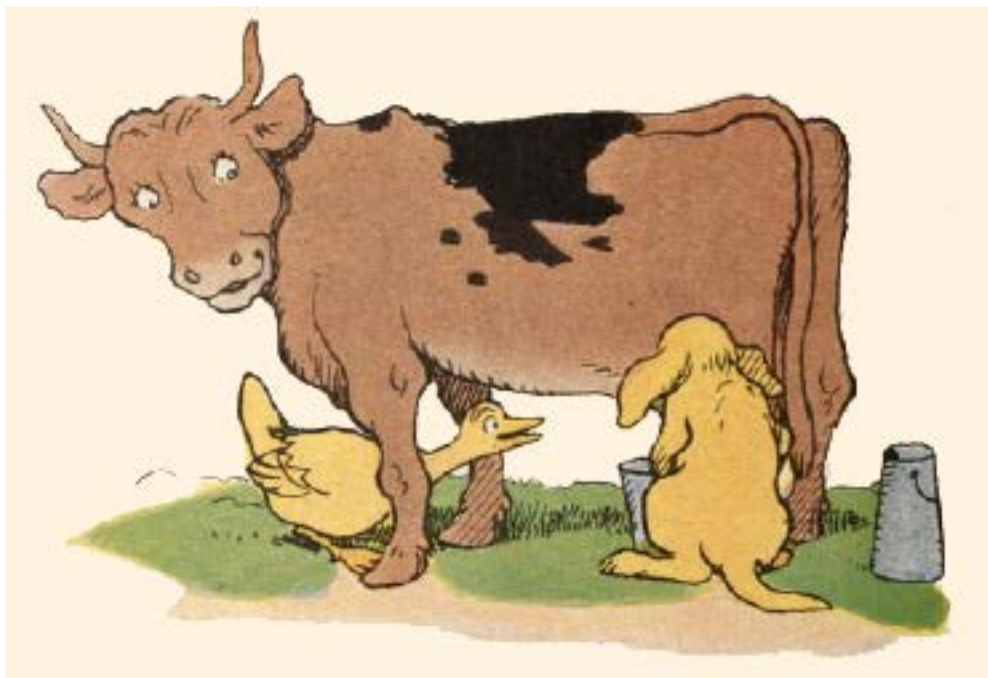
Hortense se leva et n'eut qu'à avaler l'herbe au fur et à mesure qu'elle se présentait sous sa mâchoire endolorie.



— Nous avons rendu un service à Hortense, dit Gédéon à son ami, il est donc juste qu'à son tour elle nous aide dans nos efforts à diminuer les souffrances d'autrui. Ainsi, tu vois la pauvre mère Duchatel : malade et presque sans ressources, elle ne peut acheter le laitage que lui a ordonné le médecin. Eh bien ! il faut qu'Hortense nous donne du lait pour la pauvre femme. Consultée, Hortense a ne demanda pas mieux que d'accorder aux deux bons amis le meilleur d'elle-même.

Faraud s'empara de la boîte à lait de Mme Duchatel, et il s'en fut traire la bonne vache.





Quand la boîte fut pleine, Faraut la replaça à l'endroit même où il l'avait décrochée.

— Il y en a au moins un litre, dit Gédéon

— Tu n'es pas généreux, Faraut, moi je parierais pour deux litres.

— Peut-être as-tu raison. En tout cas la bonne femme va pouvoir se faire une réconfortante soupe au lait et un gâteau de riz. Tant quelle sera malade nous l'entretiendrons de laitage.

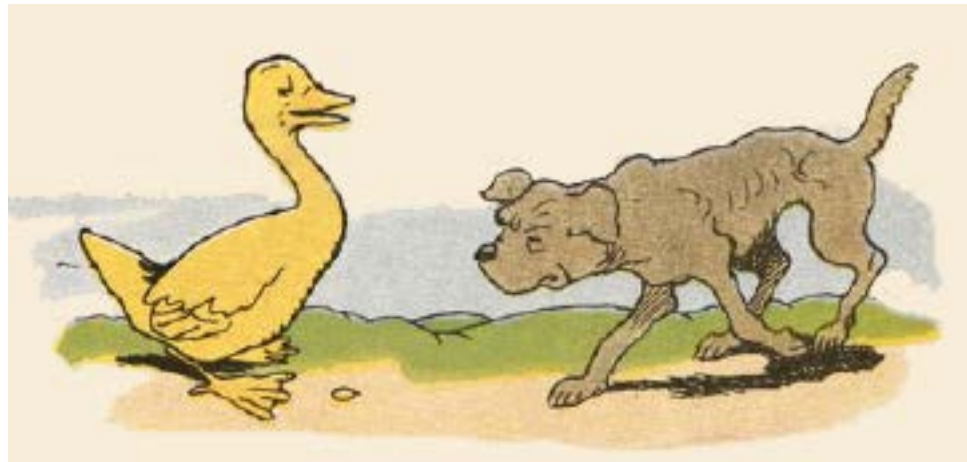
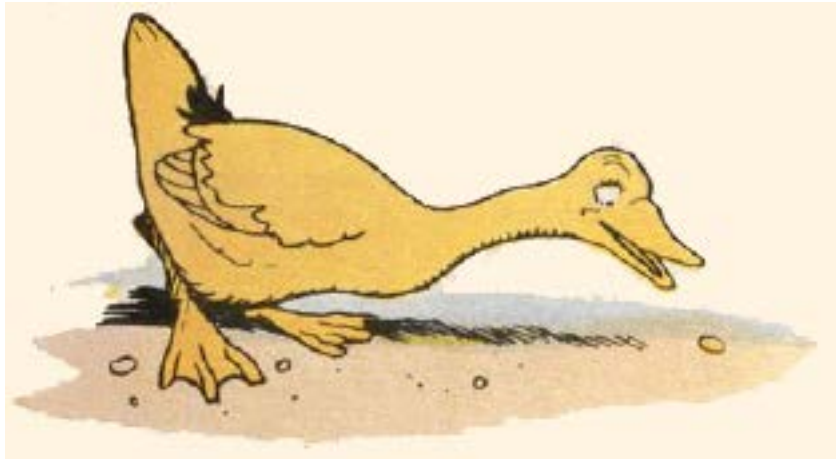


Mme Duchatel, en trouvant sa boîte pleine de lait, remercia le généreux anonyme à qui elle devait cette prodigalité.

Elle et son chat « Ramino » furent ce jour-là bien lestés, et ils firent même les jours suivants quelques réconfortants festins.



À ce régime la santé de la malade se rétablit : elle put reprendre son travail, et l'aisance petit à petit remplaça la gêne dans l'intérieur de la brave femme.



Un soir, en se promenant, Gédéon trouva à terre une pièce de deux francs.

Il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de sa trouvaille, lorsqu'un pauvre chien errant vint à passer.

— Tiens, mon vieux, dit Gédéon, voici deux francs.

— Que veux-tu que je fasse de cette pièce ?



— C'est juste : tu ne sais pas le parti qu'on peut tirer d'une pièce de monnaie. Écoute, j'ai remarqué sur la fenêtre du charcutier une saucisse. Placée sur un plat, elle débordait légèrement, je vais te la payer.

Gédéon emmena vite le chien affamé.

Tous deux virent, en effet, la saucisse étalée sur un plat au bord même d'une fenêtre, l'indication de Gédéon était donc exacte.

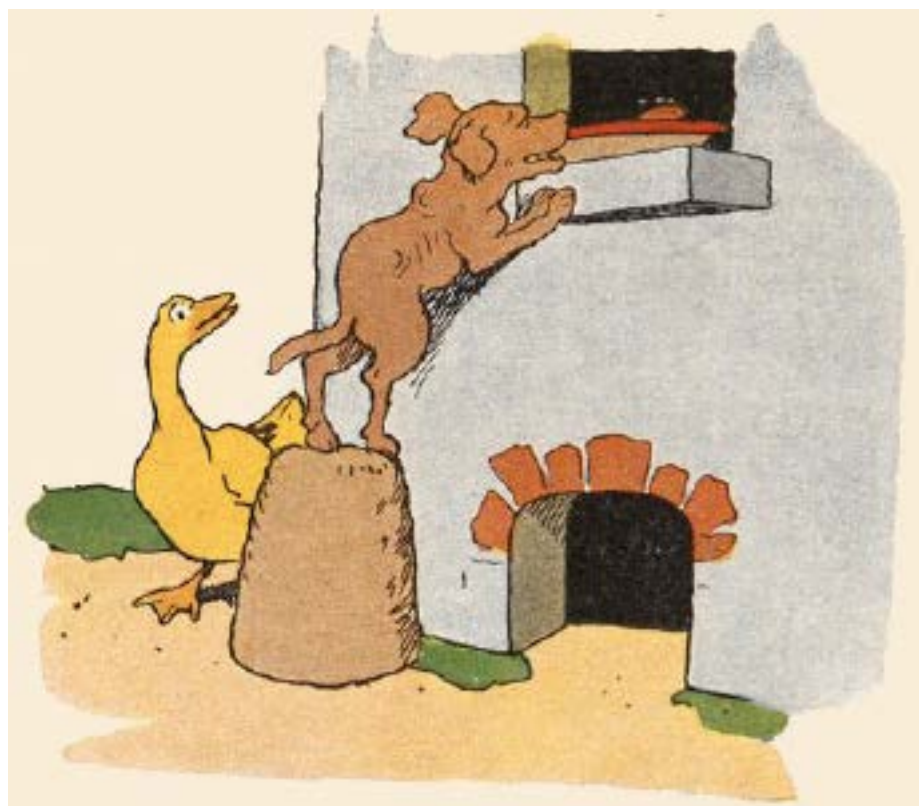


Il lança ta pièce dans l'intérieur de la maison.

— Maintenant la saucisse est payée, dit-il, tu peux la prendre.

— Quelle idée, dit le miséreux chien, de payer une saucisse ! Moi, quand je vois à ma portée quelque chose de bon, je me l'offre sans jamais payer.

— Merci de tes réflexions, prends la saucisse et va la manger plus loin.



Le chien monta sur une borne, fit un saut, saisit dans ses crocs la saucisse et s'enfuit à toutes partes.

Hélas ! la saucisse dérobée était la première d'un chapelet qui en comportait une vingtaine.

Le chien qui croyait n'en ravir qu'une se trouva soudain en présence d'une kyrielle.



L'animal en fuyant, traîna le chapelet qui, bientôt, anima toutes les convoitises.

Des maisons, des chenils, des selliers, des écuries, des granges, des laiteries, une ruée d'affamés parut.

La horde se lança sus aux saucisses, le chien voleur courait toujours comme un dératé, franchissant les haies, les ruisseaux et les gués.





Les hurlements et les miaulements dont il était poursuivi, lui donnaient des ailes.

L'instinct de la propriété s'empara de lui : il fallait défendre son bien contre la meute envieuse et gourmande lancée à ses trousses.

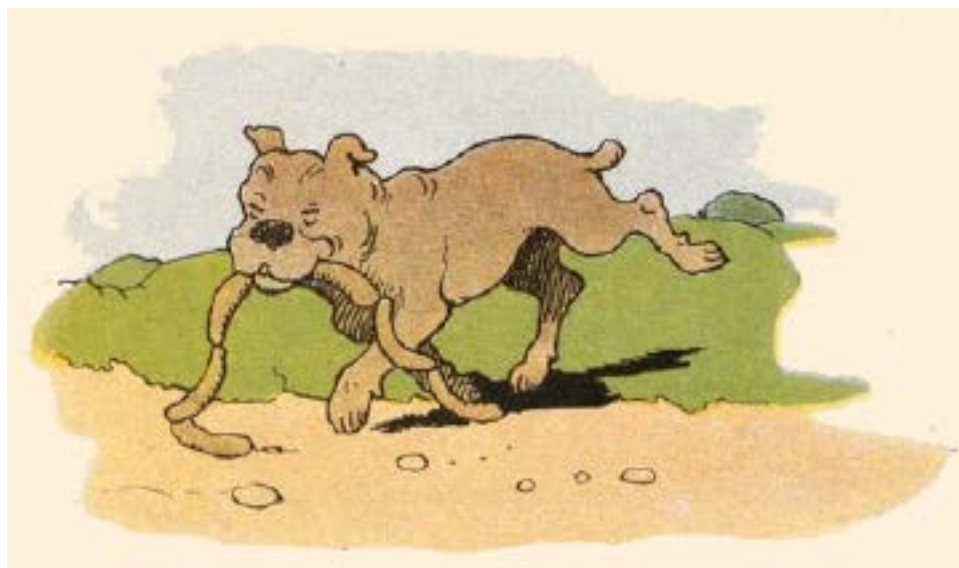
Et quelle meute !



Il y avait de tout dans cette agglomération disparate d'éléments félins et canins : des épagneuls, des setters, des bassets, des loulous, des siamois, des chats de gouttière, des lévriers, des matins, des carlins, des caniches et des danois.

Le pauvre hère pourchassé, faiblit ; et, bientôt terrassé par la fatigue, il dut se livrer à l'horreur du partage.

La horde l'entoura, s'empara du butin et ne lui laissa que la pauvre saucisse qu'il avait dans la gueule.



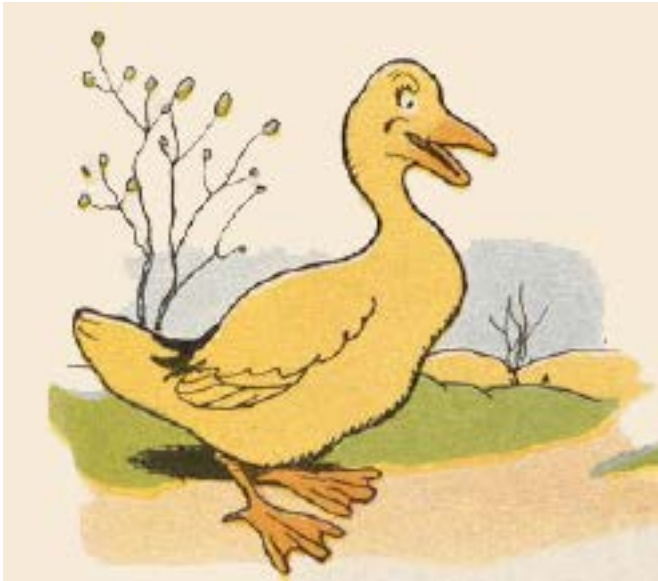
Sa colère fut au paroxysme.

Il se plaignit amèrement à Gédéon.

— Hein ! N'est-ce pas honteux de se voir ainsi détrousser de la sorte par cette hideuse bande d'affamés ?



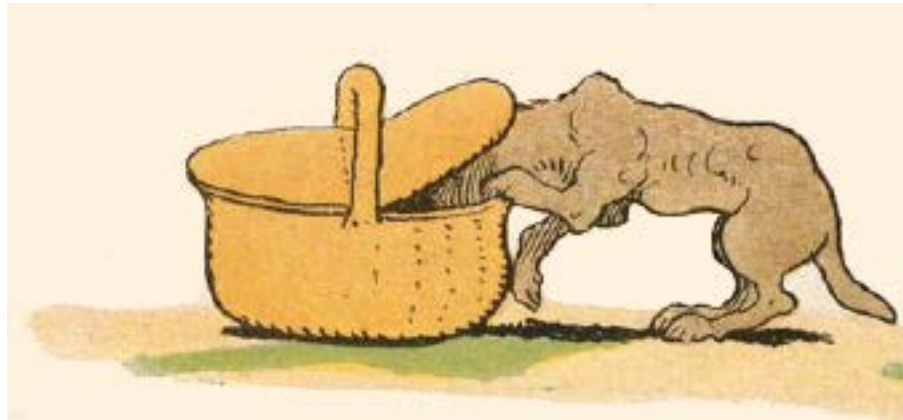
— Pourquoi te plains-tu ? Je t'ai promis une saucisse, je te l'ai donnée et tu l'as mangée !



— Oui, mais les autres m'ont tout volé, les misérables !!! conclut le chien hors de lui.

— Allons, viens, calme-toi, je vais adoucir un peu ta déconvenue. La fermière revient du marché, il doit y avoir de bonnes choses dans son panier et je te permets d'y fourrer ton museau.

Le chien ne se fit pas donner deux fois la permission.

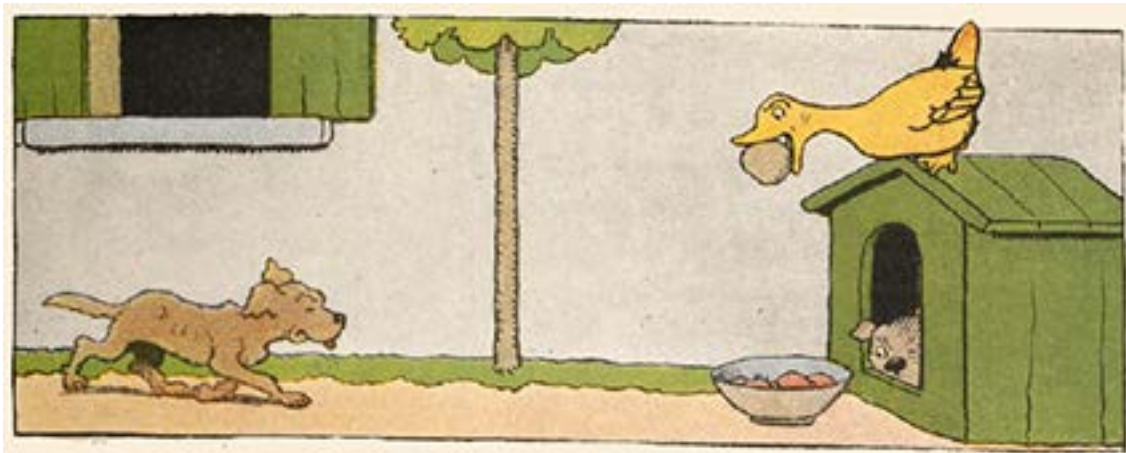


Il plongea le museau dans le panier et le retira aussitôt tout barbouillé de crème.

— Vraiment je n'ai pas de chance, moi qui déteste le fromage blanc !

De guerre lasse. Gédéon emmena le chien exigeant du côté de la niche de Lucien, le bouledogue du château.

— Lucien a de la pâtée pour deux : je vais donc l'obliger à partager avec toi, malgré le dur accueil qu'il réserve habituellement aux vagabonds.



Ce disant, Gédéon ramassa une grosse pierre et monta sur la niche de Lucien.

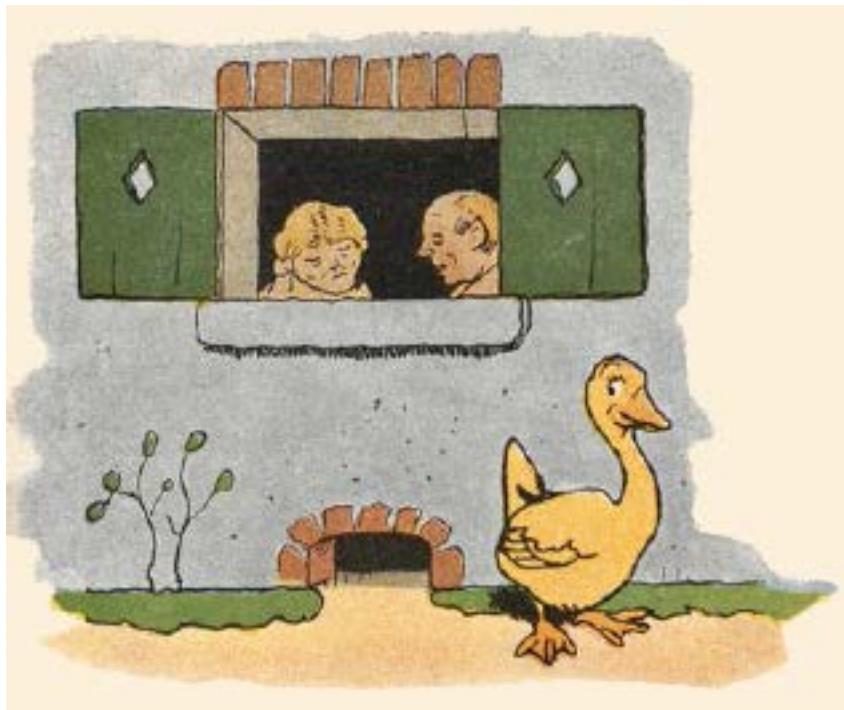
Puis il s'approcha du bord et lança avec adresse la lourde pierre sur le récipient qui contenait la pâtée du chien inhospitalier.



La gamelle bascula sous le poids de la pierre et tout le contenu fut projeté à trois mètres de là.

Lucien, retenu par sa chaîne, ne put défendre son bien, et le chien errant n'eut qu'à choisir dans le tas le morceau qui lui convenait.

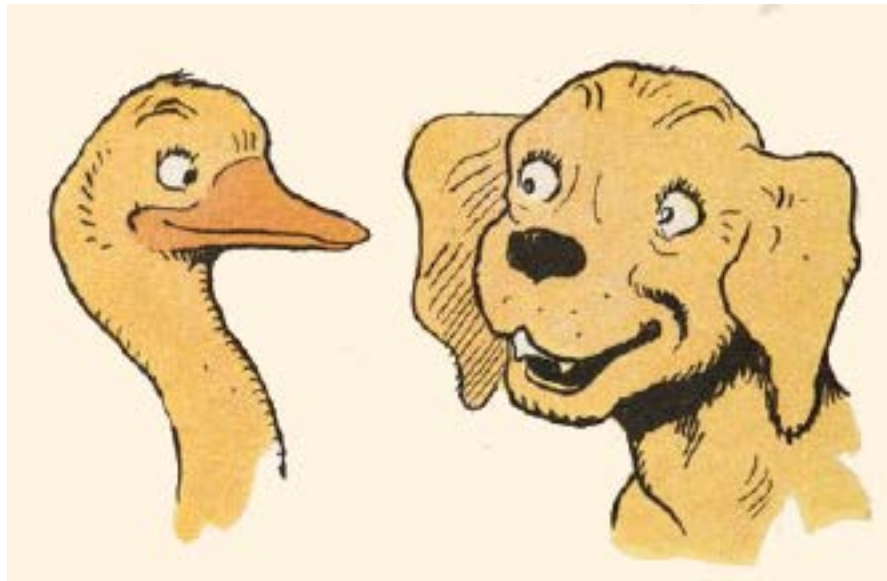
Gédéon, tout en se promenant, passa sous les fenêtres de M. et Mme Denizot, deux braves vieillards, peu fortunés,



— Quel ennui, disait madame Denizot, que nous soyions gênés comme cela, en ce moment. Moi qui aurais tant voulu offrir un bon déjeuner à ma filleule, qui vient nous voir demain.

— Oui, répondit monsieur Denizot, nous ne pourrons lui donner qu'un pot-au-feu.

Le bon canard ému et attendri par les paroles des Denizot jura de leur procurer un bon repas pour le lendemain.

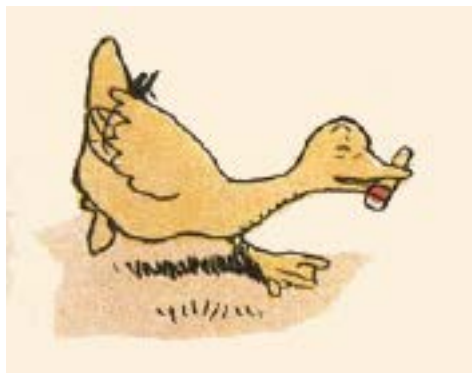
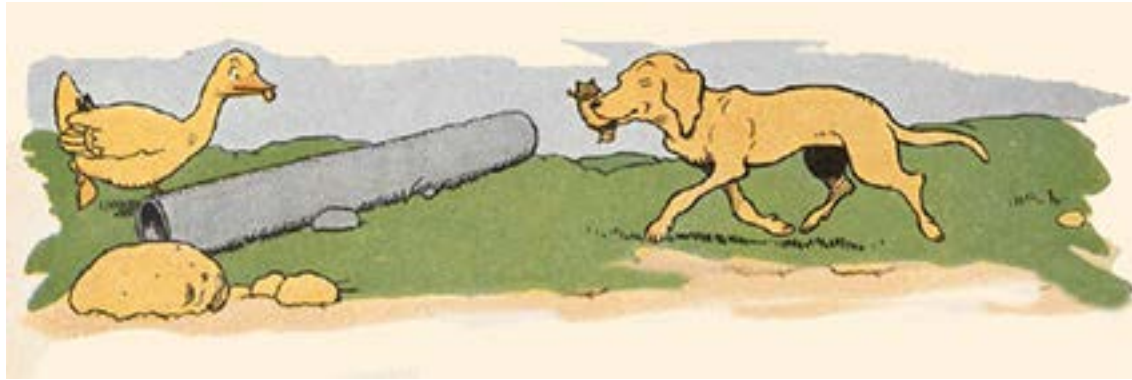


Il pria la taupe Réglisse d'aller lui chercher un louis dans la cachette de l'avare.

Réglisse obéit docilement.

Muni de son louis, Gédéon se rendit au château et s'empara, en échange de la pièce d'or, qu'il posa sur une table, d'un plat contenant sept alouettes rôties.

Puis aidé de Faraut il fit glisser les alouettes dans un gros tuyau de tôle qu'ils avaient trouvé abandonné dans un chemin.

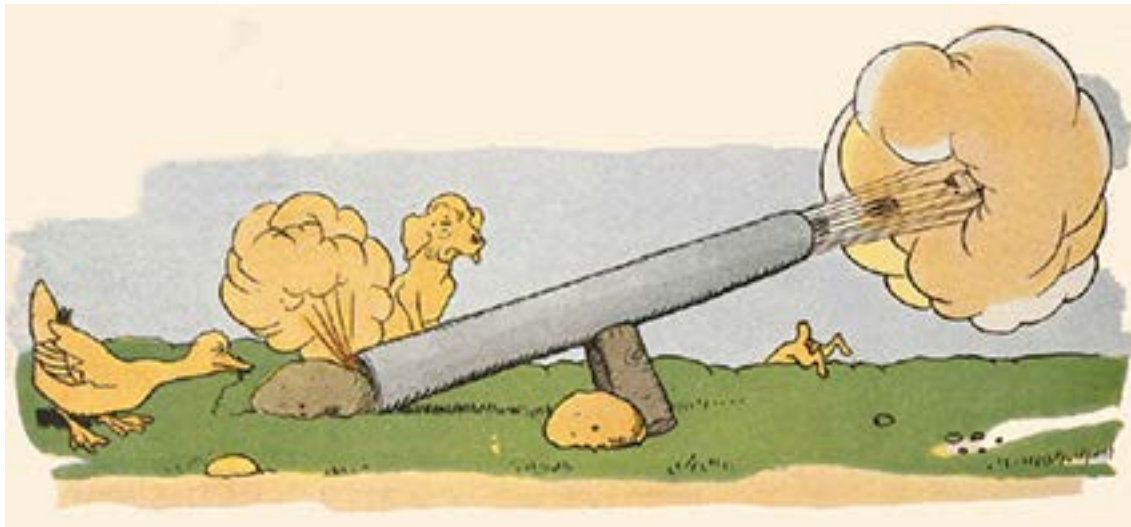


— Les projectiles sont dans le canon, dit Gédéon, il n’y a plus qu’à le charger et à le faire partir.

Faraut prépara à l’orifice une charge de poudre et quelques cartouches ; puis il plaça un pavé à l’arrière du canon improvisé, en guise de culasse.

Ensuite il pointa l’engin dans la direction même de la maison des Denizot.

Gédéon frota une allumette et fit flamber la poudre.

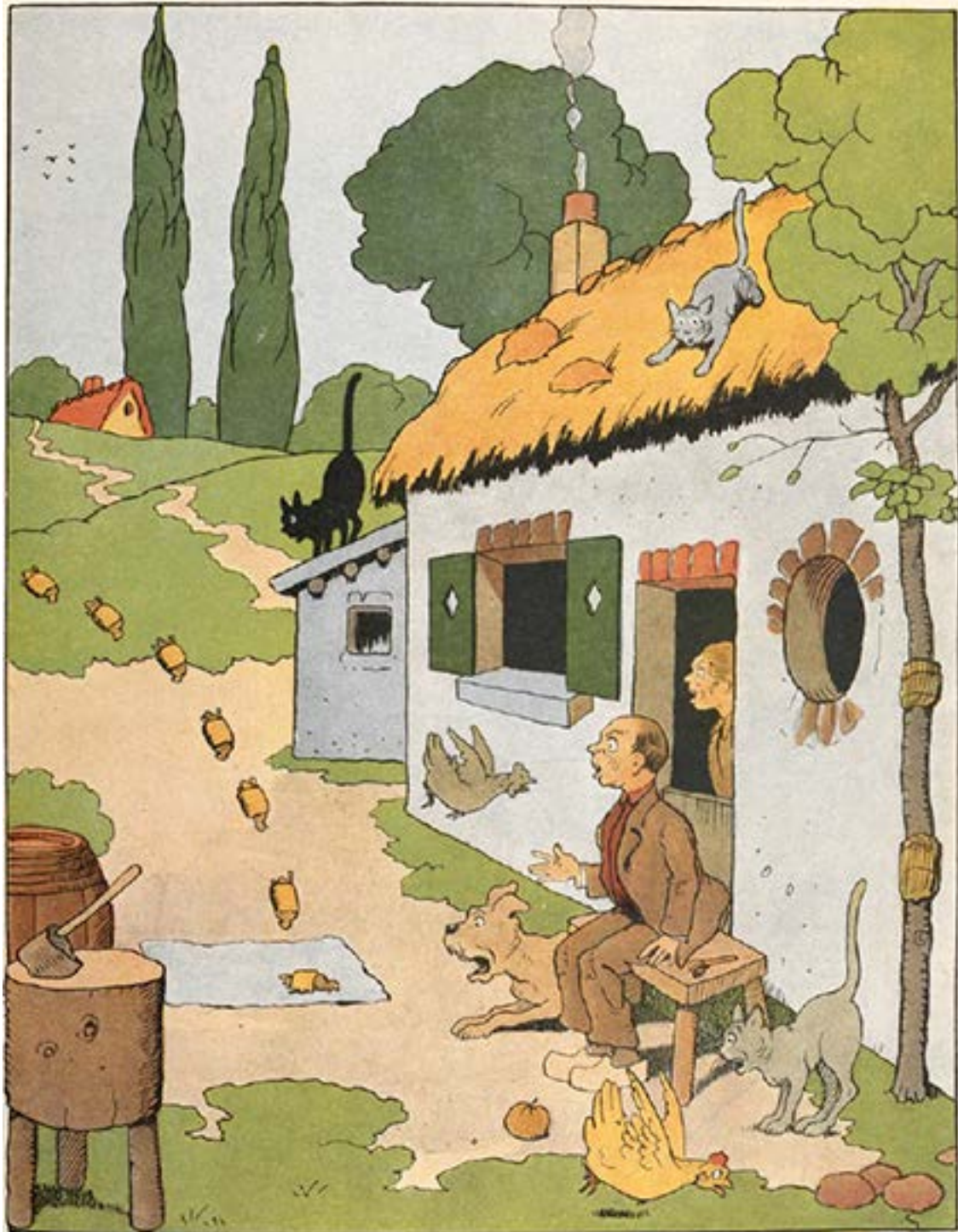


La charge éclata et les alouettes prirent la direction voulue.

M. et Mme Denizot étaient assis dans leur jardin attendant leur filleule.

— Quand je pense, dit le brave homme, que nous n'avons qu'un pot au feu à lui offrir.

— Ce n'est pas en nous plaignant, lui dit sa femme, que les alouettes nous tomberont toutes rôties dans le bec.

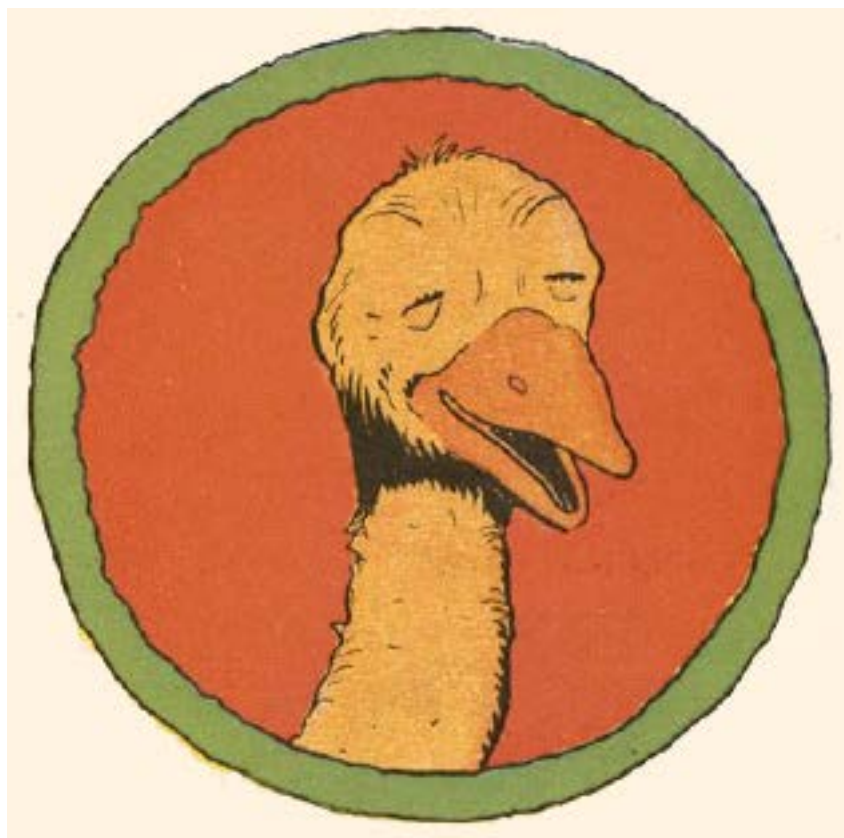


Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'une file d'alouettes apparut à leurs yeux, comme descendant du ciel.

M. et Mme Denizot ramassèrent, sans se demander d'où leur venait l'aubaine, les succulentes victuailles que le ciel leur envoyait.

La filleule eut le festin que parrain et marraine rêvaient de lui offrir.





Aujourd'hui Gédéon est vieux : il a six ans, c'est un grand âge pour lui canard !

Sa vieillesse sera heureuse, car il ne compte que des amis.

Le seul souci qui plisse le duvet de son front c'est de sentir les ans ralentir son activité.

Il voudrait tant l'employer à faire le bien.

— Brave Gédéon, nous nous inclinons devant ton cœur si bon, si serviable et si compatissant aux déshérités. Combien tu as réparé d'injustices dues au Destin aveugle et inconscient.

